

## MALEK HADDAD, 1927-1978

Malek Haddad est décédé à Alger le 2 juin 1978, à l'hôpital Mustapha, des suites d'une longue maladie. Il était dans sa 51<sup>e</sup> année. Parler de lui, c'est d'abord se souvenir d'un homme bon, extrêmement sensible et délicat, d'une densité spirituelle rare, à la recherche d'une vérité stable et d'une libération profonde de l'homme. Son itinéraire l'avait conduit peu à peu à retrouver le sentier de Dieu par une voie de sincérité et de simplicité. « Je suis venu vous voir mon Dieu, Moi l'herbe misérable », avait-il écrit dans *Ecoute et je t'appelle*. D'aucuns lui avaient reproché cette prière. Mais Malek Haddad n'en avait certes par honte, me disait-il avec foi.

Malek Haddad était né le 5 juillet 1927 à Constantine. Il fit ses études à l'école française dans cette ville et fut très peu de temps ensuite instituteur. Il s'inscrivit à la Faculté de droit d'Aix-en-Provence, mais, la guerre de libération éclatant le 1<sup>er</sup> novembre 1954, M. Haddad prend comme Kateb le chemin de l'errance. Il travaille avec celui-ci en Camargue, puis il va au Fezzan où il trouve l'inspiration pour son roman *Je t'offrirai une gazelle*. Il travaille ensuite quelque temps à la radio-diffusion française à Paris. De 1958 à 1961 il publie un roman chaque année. Obligé de quitter la France, il effectuera des missions en URSS, Egypte, Inde pour le Front de Libération nationale. Après l'indépendance recouvrée, il est resté très attaché à sa ville natale Constantine où disait-il, il revenait « toujours pour la première fois ». Malek Haddad, qui avait cessé d'écrire des romans, dirigeait avec constance et foi la page culturelle d'*An-Nasr*, lorsque le journal était encore en français, en 1965, 1967, et durant les quatre premiers mois de 1968. Du reste, depuis 1962, il faisait paraître des articles et des poèmes dans les périodiques algériens.

D'avril 1968 à août 1972, il est directeur de la culture au Ministère de l'Information et de la Culture à Alger. Il s'occupe activement du Premier colloque culturel national (31 mai - 3 juin 1968), de même du premier Festival culturel panafricain à Alger en juillet 1969. Un décret du 31 juillet 1972 le nomme conseiller technique chargé des études et recherches dans le domaine de la production culturelle en langue française. Un autre du 23 mai 1978 l'intègre, le titularise et le reclasse dans le corps des conseillers culturels.

Les 12 et 13 janvier 1974 une nouvelle Union des Ecrivains algériens avait été installée. Un Bureau exécutif avait été présenté avec comme secrétaire général Malek Haddad. Cependant, celui-ci était quasiment le seul de langue française, si bien que le Bureau était largement dominé par les

écrivains de langue arabe. Malek Haddad surveilla et s'occupa très activement du *Moudjahid culturel*, ce supplément qui ne manquait pas d'intérêt et qui parut de mai 1971 à juin 1977; il n'a d'ailleurs pas été remplacé (lorsque nous écrivons).

L'activité littéraire de Malek Haddad commence vers les années 1948-1950, comme celle de Kateb Yacine et d'autres jeunes Algériens formés dans la mouvance du Parti communiste algérien (PCA). En effet, si nous parcourons la collection du journal du PCA *Liberté* nous rencontrons un certain nombre de poèmes signés par Malek Haddad, ainsi, par exemple « *Prière d'un poète communiste aux militants du MTLD et de l'UDMA* » (12 octobre 1950). Dans *Progrès* (n° 4, octobre 1953) paraissait « *La longue marche* ». On pouvait y lire entre autres : « *Ei comme il manquera Staline au genre humain* », etc. Ce poème est repris dans *Le Malheur en danger* (Paris, 1956) et le vers en question devient : « *Et comme il peut manquer un homme au genre humain* ». Plus loin : « *Mon Parti a des yeux* », etc. devient « *Mes amis ont des yeux* ».

Le recueil *Le Malheur en danger* paraît en 1956, la même année que celle de *Nedjma* de Kateb. Alors que Kateb continuait dans la ligne communiste et dans l'idéologie marxiste, Malek Haddad, semble-t-il, prenait ses distances comme l'avait fait, du reste, Mohammed Dib après son expérience malheureuse à *Alger républicain*. Quatre romans étaient publiés : *La Dernière impression* (1958), *Je t'offrirai une gazelle* (1959), *L'Elève et la leçon* (1960) et *Le Quai aux fleurs ne répond plus* (1961). En cette même année 1961 était publié un recueil de poèmes *Ecoute et je t'appelle* précédé d'un essai *Les Zéros tournent en rond*.

Il s'agit d'une œuvre de circonstance en fonction de la guerre de libération : poèmes et romans ont directement pour thèmes cette guerre. Cette œuvre est relativement importante mais limitée. Elle n'est pas « *fabuleuse* », comme le disait Abdallah Rekibi, avec l'inflation du vocabulaire et de l'émotion propre à certains écrivains de langue arabe, lors d'un hommage à Malek Haddad à l'Union des Ecrivains algériens en juin 1979. A. Rekibi continuait en disant que Malek Haddad refusait tout avenir littéraire à la langue française en Algérie.

Malek Haddad s'est souvent exprimé sur ce problème de la langue française utilisée par l'écrivain algérien. Il est d'ailleurs un des rares à avoir été déchiré et complexé parce qu'il lui avait fallu écrire dans la langue de l'ennemi et que sa grand-mère ne pouvait pas le lire. Il se disait en exil dans cette langue étrangère, en réponse à Gabriel Audisio; il souffrait sans doute d'être « *orphelin de lecteurs* », mais il ne s'est jamais élevé contre la langue française elle-même. « *Je serais mal placé, moi qui suis de formation intellectuelle française, pour condamner cette langue qui pour m'être étrangère n'en demeure pas moins mon seul outil et ma seule arme de combat* », déclarait-il en mai 1961 à Damas dans une conférence.

Il s'est surtout expliqué là dessus dans l'essai *Les Zéros tournent en rond*. Pour lui « *les écrivains d'origine arabo-berbère traduisent une pensée spécifiquement algérienne, une pensée qui aurait trouvé la plénitude de son expression si elle avait été véhiculée par un langage et une écriture arabe* ».

Plus loin : « Il n'y a qu'une correspondance approximative entre notre pensée d'Arabes et notre vocabulaire français (...). Nous écrivons le français, nous n'écrivons pas en français ». Il voulait dire : en tant que Français. Pour lui encore, les écrivains algériens de langue française étaient des « orphelins inconsolables », parce que nostalgiques d'une langue dont ils ont été sevrés. En fait, pour beaucoup, la langue française est comme une seconde langue maternelle (avec l'arabe parlé) ; il suffit d'écouter Mohammed Dib et d'autres pour voir combien ce problème est perçu différemment ou avec une acuité, une blessure ou une nostalgie (si nostalgie il y a) moins vives et moins dramatiques.

Pour Malek Haddad, la littérature algérienne de langue française n'avait pas d'avenir, déclarait-il à Damas en 1961. Bien plus, au cours d'un débat, il se laissait aller à dire en 1964 : « Nous écrivons dans la langue de ceux qui furent nos ennemis dans la guerre de libération. Eh bien, c'est impossible. Nous devons disparaître en tant qu'écrivains... Nous gênons ». Or, depuis 1961 et depuis 1964, cette littérature a vu sa production augmenter et de nouveaux écrivains de talent s'affirmer. C'est dire combien la position de Malek Haddad était passionnée et passionnelle, correspondant cependant à son désir ardent de voir l'Algérie récupérer pleinement sa langue arabe.

Le professeur Zoheir Mardini publiait dans *Al Majallat al 'arabiyya* un article sur sa rencontre avec Malek Haddad. Celui-ci lui déclarait : « Nous souffrons d'un complexe d'infériorité et pourtant nous avons appris notre art de l'Algérie arabe, de ses drames, de son destin, des histoires que nous racontaient nos mères et nos grands-mères (...). Si nous écrivons en français c'est parce qu'on nous l'a imposé dès l'enfance (...). L'expression, la pensée, la création ne sont pas françaises, elles sont arabes. Interrogez les plus grands critiques en France : ils vous diront que notre littérature est une littérature étrangère, totalement différente de la littérature française ». Malek Haddad disait qu'il avait été dépossédé autrefois de sa langue arabe et qu'il désirait ardemment la retrouver (voir le condensé de l'article de Z. Mardini dans *Al-Cha'b* du 21 avril 1979).

Abdallah Rekibi, dans sa communication au Congrès des Ecrivains arabes à Alger en avril 1975, déclarait en prenant pour modèle Malek Haddad (cf. *Al-Mawqif al-adabi*, mai-juin 1975, de l'Union des Ecrivains arabes de Syrie) : « Si les adversaires de l'arabisation avaient de la sympathie pour la pensée arabe, ils ne se dresseraient pas contre elle. Nous avons ainsi Malek Haddad qui ne connaît absolument rien en arabe et qui malgré cela croit en la langue nationale et qui a une totale sympathie pour la nation arabe et son destin unique ». L'important pour A. Rekibi est non seulement d'arabiser mais encore ou surtout de penser arabe.

Malek Haddad s'était donc tu, en arrivant à la parole manquante, du moins depuis quelques années, sortant de son silence en 1967 pour publier un long et beau poème : « Je suis chez moi en Palestine » (*An-Nasr*, 3 juin 1967).

En réalité, il avait toujours continué à écrire en français, en tant qu'Algérien. Plusieurs manuscrits demeurent inédits. Ajoutons, comme nous l'évoquions au début, que son itinéraire spirituel lui faisait retrouver une

réflexion d'ordre religieux. Une grande sensibilité le ramenait sans cesse à cette soif de Dieu, un Dieu qui parle au cœur, un Dieu parmi-nous, proche des hommes et à l'écoute des hommes, comme dans *La Dernière Impression* (p. 161).

Tragique destin que celui de cet homme et de cet écrivain déchiré par l'événement et par son instrument d'expression littéraire, condamné à se taire. Il vaut pourtant mieux parler que se taire, même si c'est dans la langue de l'« autre » Malek Haddad n'avait pu lui surmonter son exil, comparativement à beaucoup d'autres qui sont bien contents de pouvoir utiliser le français pour bien des raisons.

Est-il possible de lui appliquer ce qu'il écrivait lui-même du docteur dans *L'Elève et la leçon* : « En vérité, je crois n'avoir jamais été à ma place. Je me suis trompé d'époque. C'est à force de monter à cheval qu'on va se dandinant. Or, l'histoire a voulu que j'aie toujours été à cheval sur deux époques, sur deux civilisations » (p. 79).

L'important en cela c'est d'assumer lucidement cette double appartenance, comme d'autres écrivains maghrébins et pas des moindres. C'est là tout le problème de l'identité, de l'acculturation et de la différence. Le docteur du roman n'est pas un cas rare. On devient un cas quand on se laisse aller à la conscience malheureuse, au complexe, et à l'obsession sans cesse ressassée.

Les romans de Malek Haddad, en tout cas, qui pourraient être des poèmes si on allait à la ligne à chaque point (comme il le disait lui-même un jour), rendent bien compte de l'événement : de la guerre, c'est-à-dire nous montrant des êtres en rupture et en attente de quelque chose de nouveau. Les mariages se défont, les ponts sautent, les amours sont mitraillés et rien ne peut être stable dans un monde où tout se remet en question. Il fallait se quitter et quitter l'« autre », malgré les amours... Les poèmes, eux, sont directement « engagés » dans le combat, dans la ligne littéraire d'ailleurs d'Aragon, de Char ou Eluard. Malgré certaines complaisances pour les mots et les images faciles ou sentimentales, nous les aimons : ils renferment tout Malek Haddad, avec sa générosité, sa passion, son humilité, sa fraternité.

Alain Costes a donné comme titre à son livre : *Albert Camus ou la parole manquante*. Tel est bien ce qu'il faudrait étudier chez Malek Haddad : ou la parole manquante. Ce serait comme celle de Costes une étude psychanalytique. Mais que de respect pour approcher les profondeurs de l'être blessées et meurtries !

Jean DÉJEUX.

#### BIBLIOGRAPHIE SUCCINCTE DE MALEK HADDAD

Nous ne donnons ici qu'une bibliographie très succincte. Nous nous permettons de renvoyer à la *Bibliographie de la littérature algérienne de langue française, 1945-1977*, à paraître à la SNED à Alger.

*Ouvrages :*

- Le Malheur en danger*, Paris, La Nef de Paris, 1956, 60 p., poèmes (épuisé).  
*La Dernière Impression*, Paris, Julliard, 1958, 204 p., roman.  
*Je t'offrirai une gazelle*, Paris, Julliard, 1959, 181 p., roman (rééd. coll. 10/18).  
*L'Elève et la leçon*, Paris, Julliard, 1960, 158 p., roman (réédit. coll. 10/18).  
*Le Quai aux fleurs ne répond pas*, Paris Julliard, 1961, 194 p., roman réédit. col. 10/18).  
*Ecoute et je t'appelle*, poèmes, précédé de l'essai *Les Zéros tournent en rond*, Paris, Maspéro, 1961, 134 p. (essai, pp. 7-47) (épuisé).

*Intesrviews :*

- L'Action*, 16 juin 1958; *Les Lettres françaises*, 11 décembre 1958; *L'Express*, 26 mai 1960; *Les Nouvelles littéraires*, 13 octobre 1960; *Al Alkar*, n° 13, juin 1962; *Les Lettres françaises*, 9 février 1961; *El Moudjahid*, n° 80, 12 mai 1961; *L'Action*, 16-17 janvier 1972.

Cependant, outre des poèmes, de nombreux articles littéraires et culturels ont paru dans les périodiques algériens, surtout dans *An Nasr* (Constantine) en 1965 et 1967 et les quatre premiers mois de 1968, principalement (cf. notre Bibliographie, à paraître).